

cheminements

Sous la direction de Marc St-Hilaire et Richard Marcoux



Quebec. Cote d'Abraham.

**Population et urbanisation
au Québec et au Canada,
XIX^e et XX^e siècles**



Le rôle économique des membres du ménage: la place des enfants

Texte de Richard Marcoux¹

Les activités des enfants de moins de 15 ans dans les sociétés industrielles modernes sont largement occupées par l'école. On peut en effet estimer à plus d'une trentaine d'heures par semaine le temps consacré à la fréquentation de l'école chez les enfants de 6 à 12 ans dans la plupart des pays occidentaux. Il en est toutefois autrement dans les pays peu ou non industrialisés. Nos travaux sur le Mali nous ont conduit à dégager de certaines enquêtes l'importance des tâches effectuées par les enfants qui ne fréquentent pas l'école et à cerner le rôle économique des enfants dans les stratégies de subsistance des ménages (Marcoux, 1994, 1995, 1998). Dans un contexte différent, celui de la ville de Québec en 1901,

qu'en est-il de l'importance de la contribution des enfants aux activités de subsistance de leur ménage?

Cette première question nous renvoie à ce que Piché et Poirier (1994) nomment le *régime démographique* qui caractériserait une population dans un contexte donné. En ce qui a trait à l'ensemble du Québec, l'évolution globale et descriptive des comportements reproductifs de la population est relativement bien connue.

1. Richard Marcoux est professeur au département de sociologie de l'Université Laval.

Malgré les oscillations des taux de mortalité, il semble se dégager une tendance à la baisse, plus particulièrement à partir de 1835. Les tendances générales dégagées des données agrégées situent par ailleurs le début de la baisse réelle de la fécondité vers 1865 (Henripin et Péron, 1973), diminution qui se maintient jusqu'aux années 1930, accompagnant l'industrialisation et l'urbanisation sans précédent qu'a connues le Québec pendant cette période (Toviessi *et al.*, 1983). Les données globales cachent toutefois des différences importantes. Par exemple, comme c'est le cas pour de nombreux pays, la fécondité en milieu urbain s'est maintenue à des niveaux de 40 à 55 % inférieure à celle des campagnes chez les générations de Québécoises nées après le milieu du XIX^e siècle (Henripin, 1989). Un fait important est toutefois relevé par Henripin qui souligne que, « assez curieusement, les femmes de la région métropolitaine de Québec ont été plus fécondes que [celles de la région de Montréal] » et ce, par une marge de 50 % (1989 : 51).

Ce maintien d'une fécondité élevée se produit au moment même où la ville de Québec connaît des bouleversements économiques et politiques importants, qui ont caractérisé ce que Hare *et al.* (1987) ont identifié comme étant la phase de déclin de la ville de Québec. En effet, la deuxième moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e sont marqués par une chute importante du commerce du bois et de la construction navale, deux des principaux moteurs de l'activité économique de la ville de Québec. Ces éléments s'ajoutent au départ de la garnison militaire qui accompagne la nouvelle localisation de la capitale fédérale. La ville de Québec, qui avait connu une croissance démographique sans précédent au cours de la première moitié du siècle, voit alors sa population pratiquement stagner, et ce, malgré l'annexion des paroisses environnantes (Drouin, 1990). Cette situation contraste passablement avec la tendance que connaît le monde urbain nord-américain en général (États-Unis et Canada) et québécois en particulier.

Le maintien à la fin du XIX^e siècle d'une fécondité relativement élevée à Québec – la fameuse « curiosité » d'Henripin – pourrait-il trouver des éléments d'explication à travers ces difficultés que traverse la ville? Pourrions-nous croire que le maintien de paramètres démographiques favorisant l'élargissement des familles de la ville de Québec s'explique par le rôle des enfants dans les activités de subsistance des familles? L'objectif de notre communication n'est pas de répondre précisément à ces questions, mais plutôt de présenter les balises d'une

problématique de recherche qui pourrait permettre de lever le voile sur cette « curiosité » qui semble avoir caractérisé la population de la ville de Québec au tournant du siècle dernier. Notre approche veut ainsi faire le lien entre deux grands champs : la sociologie du travail et la sociodémographie de la famille.

Travail des enfants et fréquentation scolaire à Québec

Comme on le sait, ce n'est qu'en 1943 que l'école primaire est devenue obligatoire au Québec, obligatoire de la première année de fréquentation jusqu'à l'âge de 14 ans. C'est 52 années après que l'Ontario ait voté une loi semblable. Les débats qu'ont suscités sur plus d'un demi-siècle les mesures rendant l'école obligatoire et les lois restreignant le travail des enfants illustrent à quel point la place que certains voulaient réserver aux enfants était loin de faire l'unanimité (Hamel, 1984 ; Jean, 1989 ; Marshall, 1998). À défaut d'une obligation de fréquentation scolaire, les responsables étatiques ont fait voter des lois qui rendaient de plus en plus difficile le travail des enfants. La condamnation incessante du travail des enfants n'a toutefois sûrement pas facilité la collecte d'informations à ce sujet. Selon Nardinelli (1990), parmi les études qui traitent de la révolution industrielle, celles qui portent plus spécifiquement sur le travail des enfants sont empreintes d'émotivité, ce qui rend difficile tout débat dépassionné, pourtant nécessaire à une réelle compréhension des fondements du travail des enfants. De ce fait, il nous est pratiquement impossible de se contenter des simples déclarations officielles, faites par exemple dans le cadre d'un recensement comme celui de 1901, pour estimer réellement l'importance du travail des enfants.

Il est également très difficile de se faire une idée juste de l'évolution de la fréquentation scolaire des enfants au Québec au tournant du siècle dernier. Les données publiées des recensements permettent difficilement de dresser des séries chronologiques uniformes. En effet, les groupes d'âges retenus pour présenter les taux de fréquentation scolaire changent d'une année à l'autre (Gaudreault et Marcoux, 1996). Le problème se pose davantage lorsque nous nous intéressons à des unités géographiques précises, comme pour la ville de Québec. Les données n'ont pas toujours été compilées selon les subdivisions de recensement et les limites géographiques de celles-ci vont varier à travers le temps.

Nous avons tout de même pu estimer à partir des données publiées que 62 % des enfants de 5 à 9 ans fréquentaient l'école en 1901 dans la ville de Québec, ce qui ne représente que 2 points de pourcentage de plus que pour l'ensemble du Québec ou du Canada (Gaudreault et Marcoux, 1996). Les résultats du recensement de 1931 révèlent quant à eux que le taux de fréquentation scolaire de ce groupe d'âge n'avait pas connu de changement alors que ce taux de fréquentation avait augmenté de 5 à 6 points de pourcentage dans le reste du Québec. La ville de Québec présentait donc des taux de fréquentation scolaire chez les 5 à 9 ans plus bas que ce que l'on trouvait dans l'ensemble du Québec urbain (environ 65 %). Dans la mesure où les enfants de 5 ans ne devraient pas être pris en compte dans ce calcul puisque non encore éligibles à l'école, on peut donc estimer à entre 22 et 25 % la proportion d'enfants de 6 à 9 ans qui ne fréquentaient pas l'école au moment du recensement de 1901. Pour la tranche d'âge 6-9 ans, c'est donc près d'un enfant sur quatre qui ne fréquentait pas l'école dans la ville de Québec en 1901. Que pouvaient alors bien faire ces enfants qui ne se trouvaient pas sur les bancs d'école?

Les études qui se sont penchées sur les activités des jeunes nous permettent de croire que «la compréhension véritable des rôles que jouent les enfants», pour reprendre les termes de Rodgers et Standing (1981: 36), peut s'effectuer en situant ces rôles à l'intérieur de l'unité de production et de consommation à laquelle appartiennent les enfants, à savoir le ménage. Or, on peut supposer que le contexte étudié ici, qui se caractérise notamment par une précarité socio-économique de nombreux ménages urbains de la ville de Québec (principalement dans la Basse-ville), créera des conditions qui inciteront les enfants à participer aux activités de subsistance de leur propre ménage. Ces conditions permettront alors plus difficilement aux enfants d'être libérés de ces activités pour fréquenter l'école. Toutefois, pour comprendre le rôle des enfants en tant que producteur, il faut au préalable cerner les mécanismes d'organisation de la subsistance au sein du ménage.

Sortir le travail domestique de l'ombre du travail dit économique

La définition que donne Madeleine Grawitz du travail d'un individu est la suivante: «activité humaine plus ou moins pénible, source d'effort et de satisfaction, ordonnées à la production de choses utiles» (1994: 385).

Partant de l'unité de production qu'est la famille ou le ménage, on distingue généralement deux types de travail: le travail dit économique et le travail dit domestique. Anker (1983) souligne que, selon les propositions faites par certains organismes des Nations Unies, les activités économiques sont celles qui peuvent être calculées dans les statistiques du produit national brut. Il s'agit donc des activités qui conduisent à la production de biens et de services. Certaines de ces activités pourront être transformées sous forme monétaire pour ensuite être utilisée par le ménage pour assurer une partie de la subsistance de l'ensemble de ses membres, y compris ceux qui ne participent pas à ces activités. Ces différentes activités sont celles qui conduisent à déterminer la «population économiquement active» selon la définition adoptée par le BIT (Clairin et Charmes, 1988: 282).

Jusqu'à tout récemment, seul ce premier type d'activité intéressait les spécialistes de l'étude du travail. On estime, en effet, que ce n'est qu'au début des années 1970 que la recherche sociologique s'est réellement penchée sur le travail domestique² (Le Bourdais *et al.*, 1987: 38). Le travail domestique correspond à toutes les activités liées à la préparation des repas, à l'entretien et à l'hygiène des lieux occupés par les membres du ménage (nettoyage des lieux, de vêtements, de la vaisselle), et à l'entretien, la garde et l'éducation non institutionnelle de certains membres. Il s'agit, évidemment, d'activités essentielles à la subsistance des individus, mais qui sont socialement et culturellement largement banalisées, voire ignorées. Comme le souligne Barrère-Maurisson (1992: 93), le travail domestique «ne se voit que lorsqu'il n'est pas fait»!

L'état des connaissances actuelles nous permet d'affirmer que dans les pays du Tiers monde ces activités occupent une part importante de la journée de travail. Dans son étude sur une zone rurale de la Tanzanie, Kamuzora (1984) a évalué qu'un ménage consacre en moyenne 15,6 heures de travail quotidien à des activités économiques. En utilisant ses données et sa méthode, nous pouvons estimer à près de neuf heures le temps consacré par ces mêmes ménages aux activités dites domestiques (Marcoux, 1994). En somme, le travail domestique représente plus du tiers du temps consacré à l'ensemble des activités de subsistance du ménage dans cette société rurale de l'Afrique de l'Est.

2. Nous utiliserons ici les qualificatifs domestique et ménager en leur donnant le même sens.

Cain (1977) a également pu mettre en relief l'importance des travaux domestiques au sein des ménages d'un village du Bangladesh. Ainsi, à partir des données obtenues sur les personnes de 22 à 59 ans, il a pu estimer que les parents d'une famille constituée d'un couple et de ses enfants consacraient environ 45 % de leur temps total de travail aux activités domestiques. À titre de comparaison, soulignons qu'une enquête effectuée en 1986 révélait que les couples québécois consacraient en moyenne 48 heures par semaine aux travaux domestiques, soit près de 7 heures par jour (Le Bourdais *et al.*, 1987: 43). Aux États-Unis, une autre étude révélait que le nombre d'heures hebdomadaires consacrées aux travaux domestiques s'élevait à une cinquantaine d'heures (Leclair et Johnson, 1992: 574).

Ces quelques exemples mettent en évidence l'importance des tâches domestiques, phénomène trop souvent occulté dans les études sur le travail. On aura toutefois remarqué que les exemples présentés ici sur les pays en développement portent essentiellement sur le milieu rural. Or, il est souvent pris pour acquis, généralement de façon implicite, que les tâches domestiques sont nécessairement moins lourdes à la ville qu'à la campagne. Cette idée s'appuie d'une part sur le fait que les activités qui s'inscrivent à l'intérieur de ce que l'on pourrait qualifier de mode de production familial (économie familiale) sont plus rares en milieu urbain. L'étude de Hare *et al.* (1987) nous permet toutefois de croire que la lente industrialisation de la ville de Québec a permis de maintenir jusqu'à la fin du XIX^e siècle de petites entreprises familiales à l'intérieur desquelles tous les membres du ménage sont impliqués (artisans de la chaussure et des tanneries notamment).

On présume d'autre part que l'on retrouve en ville une multitude de services et d'infrastructures qui permettent d'alléger les travaux domestiques: eau courante, électricité, moulins à grain, présence d'aides ménagères («bonnes»), etc. On semble toutefois oublier que ces infrastructures sont très peu développées dans les villes comme Québec à la fin du XIX^e siècle. On possède malheureusement peu d'informations sur les activités ménagères en milieu urbain. On doit dès lors combiner des informations provenant de différentes sources afin d'appuyer, ou d'infirmier, l'hypothèse d'un allègement important des travaux ménagers résultant de l'urbanisation. Nous nous appuyerons à nouveau sur la littérature empirique que nous connaissons davantage.

L'ensemble des tâches liées à la préparation des repas représente sûrement l'une des activités les plus souvent

associées au travail domestique. Des études effectuées au Ghana et au Nigeria ont permis d'estimer que les femmes consacraient entre six et sept heures de leur temps quotidien à cette activité (Oppong, 1988: 433). Le mode de cuisson utilisé peut parfois permettre de sauver de nombreuses heures. Une étude réalisée à Dakar a largement fait état des économies de temps que permet l'utilisation de cuisinières à gaz par rapport au four à bois ou au charbon (Di Meo *et al.*, 1985). Il serait sûrement intéressant d'examiner à travers différents écrits l'organisation des tâches liées à la préparation des repas.

De nombreuses tâches domestiques nécessitent par ailleurs l'utilisation de l'eau. On pense ici à l'eau de boisson, mais également à celle utilisée pour l'hygiène corporelle, pour la préparation des repas, la lessive, le nettoyage de la vaisselle, etc. À la fin du XIX^e siècle, près de 40 % des ménages de la ville de Québec, essentiellement localisés dans les quartiers de la Basse-ville, ne disposent pas d'un branchement au réseau d'aqueducs et doivent s'approvisionner en eau en utilisant les services de porteurs ou en puisant leur eau d'un puits ou encore à même les différents affluents de la rivière St-Charles ou du fleuve, avec tous les risques de contamination que cela suppose (Hare *et al.* 1987: 296)

La garde des très jeunes enfants représente également l'une des activités domestiques importantes. Il est toutefois difficile d'obtenir une estimation précise de la lourdeur de cette activité, puisqu'elle s'insère habituellement à l'intérieur des autres activités. Les enfants en bas âge nécessitent toutefois une attention constante qui vient s'ajouter à l'ensemble des autres activités. Il sera alors plus difficile, pour une seule personne, de combiner cette activité de garde avec ses autres tâches, lorsque celles-ci demandent un déplacement (pour les corvées d'eau, pour faire les courses, etc.). En milieu urbain, la garde des enfants est d'autant plus importante que ces derniers sont largement exposés à des dangers spécifiques à la ville. La densité de l'habitat expose en effet beaucoup plus les enfants à des risques d'accidents importants. Il faut constamment les surveiller, compte tenu des dangers que représente, notamment, la présence de nombreux puits dans le voisinage. La circulation, dense et relativement anarchique dans certains quartiers, devait constituer également une menace constante pour les plus jeunes.

Nous avons souligné par ailleurs que de nombreuses tâches ménagères peuvent être allégées, en milieu urbain, par l'achat de services ou encore, de nourriture en partie transformée. Toutefois, l'absence d'équipements

permettant la conservation de certains aliments (réfrigérateur, congélateur, etc.) oblige la très grande majorité des ménages à consacrer quotidiennement une partie de leurs temps pour faire les courses nécessaires à l'achat des denrées alimentaires périssables.

Que peut-on conclure de ce survol des activités domestiques pratiquées en milieu urbain? D'une part, si toutes les études produites sur le milieu rural ont permis de mettre en relief la lourdeur des travaux ménagers, l'analyse des conditions de vie qui prévalent dans une ville comme Québec à la fin du XIX^e siècle nous permet de supposer que ces activités demeurent, de façon générale, très importantes en zone urbaine. D'autre part, compte tenu de l'inégal accès aux services et aux ressources permettant d'alléger le travail domestique, on peut croire que le temps consacré à ces activités présentera des écarts importants entre les différents ménages du milieu urbain. L'analyse de l'organisation de la subsistance des ménages urbains doit donc nécessairement prendre en considération les activités domestiques des ménages.

De la division sexuelle du travail à la division familiale du travail

Dans un ouvrage récent, Barrère-Maurisson (1992) propose de réconcilier la sociologie du travail et la sociologie de la famille à travers l'étude d'un processus social qu'elle nomme la division familiale du travail, processus qui consiste «à répartir le travail en fonction du statut familial des individus [...] cette division du travail [portant] à la fois sur le domestique et le professionnel» (1992: 243).

Dans le cas qui nous intéresse plus particulièrement, il s'agit donc d'examiner le rôle de l'enfant dans le cadre de la double division du travail: entre hommes et femmes et entre adultes et plus jeunes. Cette division du travail doit également tenir compte d'une troisième dimension qui distingue le travail domestique et le travail dit économiquement productif (que Barrère-Maurisson qualifie de professionnel). Évidemment, le concept de division familiale du travail ne signifie pas que les activités sont complètement séparées. Barrère-Maurisson, comme bien d'autres, insiste sur le principe d'articulation entre les différentes sphères du travail et entre les différents agents. Ainsi, la plupart des activités s'articulent, s'imbriquent et se chevauchent, ce qui fait en sorte que si certaines activités sont spécifiquement exécutées par l'un des membres (la cuisine dans le cas des femmes, par exemple),

il demeure néanmoins qu'elles sont interdépendantes des activités exécutées par les autres membres (ex.: les corvées d'eau exécutées par les enfants).

Ce concept d'articulation des activités a particulièrement été mis en évidence en ce qui a trait aux activités domestiques des enfants. Par exemple, on a largement fait état du processus de prise en charge de certaines tâches ménagères par les enfants, processus qui permet alors à d'autres membres du ménage d'exercer certaines activités à l'extérieur de la sphère domestique (Cain, 1977; Aghajanian, 1979; De Tray, 1983; Oppong, 1988). Dans son étude sur les restauratrices de la nuit à Bamako, Rondeau (1989) observe ainsi que l'une des conditions essentielles à l'exercice de cette activité est de pouvoir compter sur d'autres personnes pour se décharger de nombreuses tâches domestiques. Ce qui est intéressant ici, c'est bien l'articulation et le transfert de certaines activités entre les membres d'un même ménage. Dans un contexte où ce sont les femmes qui, en raison de la division sexuelle du travail, assument la responsabilité des tâches ménagères, on peut présumer qu'elles ne pourront en être dégagées que dans la mesure où elles seront à même de transférer une partie de ces travaux auprès de certains membres du ménage. Ce type de transfert aura alors tendance à s'effectuer de façon verticale et en fonction du statut familial auquel réfère Barrère-Maurisson (1992). Les enfants sont, de ce fait, au coeur de ces transferts, ce qui explique les liens étroits entre les activités des femmes et celles de leurs enfants (Scott et Tilly, 1975; Schildkrout, 1979).

Cette dimension de l'organisation du travail au sein du ménage semble pourtant avoir été négligée dans la plupart des études démographiques et notamment, par celles s'intéressant à la fécondité. En effet, la plupart des recherches dans ce domaine reposent sur l'hypothèse qu'il y aurait une incompatibilité entre le rôle de mère et l'activité économique des femmes. Cette hypothèse était d'ailleurs au centre de la problématique de l'Enquête mondiale de la fécondité (Poirier *et al.* 1989). Dans leur étude sur la Malaisie, Mason et Palan (1981) constatent l'absence de validité de l'hypothèse d'incompatibilité des rôles pour une partie importante de la population étudiée. Pour expliquer ce résultat, les auteures font observer que dans de nombreux pays du Tiers monde, une partie des tâches d'entretien des enfants très jeunes incombe aux enfants légèrement plus âgés. Une recherche portant sur 186 sociétés a d'ailleurs démontré que dans la majorité des cas, ce n'est pas la mère qui est considérée comme

étant la principale personne qui s'occupe de l'élevage des très jeunes enfants, mais plus généralement les enfants plus âgés (Weisner et Gallimore, 1977 : 170).

La division sexuelle du travail est également présente dans cette activité de prise en charge des jeunes enfants. Ainsi, en milieu rural tanzanien, ce sont les filles de 5 à 9 ans qui ont pratiquement l'entière responsabilité des tâches de surveillance des plus jeunes enfants (Kamuzora, 1984 : 114). Au Kenya, les fillettes sont deux fois plus présentes dans les activités de garde de leurs benjamins que les garçons (Weisner et Gallimore, 1977 : 170). Il n'est d'ailleurs pas rare de voir des fillettes de moins de 12 ans transporter sur leur dos un frère ou une sœur, libérant momentanément les mères d'une partie des tâches de surveillance des plus jeunes.

De façon générale, on considère par ailleurs que la fécondité élevée que l'on observe dans de nombreux pays s'explique, en partie, par le fait qu'une descendance nombreuse représente en quelque sorte une meilleure assurance-vieillesse pour les parents. Dans son étude sur la Malaisie, De Tray (1983) suggère que la présence de nombreux enfants offre également une sécurité relative pour traverser certaines difficultés plus immédiates. Il observe en effet que le travail des enfants est essentiel à la subsistance des ménages des femmes veuves, divorcées ou séparées (également souligné par Cain, 1977). Dans son étude sur le Brésil, Levison (1989) observe pour sa part que la proportion d'enfants qui travaillent est plus élevée pour les ménages dont le chef est une femme seule.

La section précédente nous a permis de mettre en évidence l'importance des activités domestiques qui assurent la subsistance des ménages. Bien que les caractéristiques des individus qui exécutent ces travaux n'aient pas encore été examinées, les lecteurs et lectrices auront cependant déjà associé les femmes à la plupart de ces activités. Les nombreux rites et coutumes des différentes sociétés sont d'ailleurs remplis de ces images associant les femmes aux tâches domestiques. Les chansons populaires du Québec y font constamment référence. Au Mali, comme dans d'autres pays du Sahel, on pratique un rituel qui consiste à enterrer le placenta à la naissance d'un enfant. Or, lorsqu'ils enterrent le placenta d'un enfant de sexe féminin, les Bambaras prononcent les paroles suivantes : *a be gua so kono*, ce qui signifie « elle est dans la cuisine » (Mainbourg, 1986). Déjà ! pourrions-nous ajouter.

L'élargissement de la notion de travail, pour y inclure les travaux ménagers, a conduit à mettre davantage en évidence le caractère sexué des différentes activités qui assurent la subsistance des ménages. L'une des critiques que l'on a le plus souvent formulée à l'endroit de l'approche des stratégies de survie des ménages est d'ailleurs de présenter le ménage comme une unité homogène où la contribution des membres est distribuée de façon égalitaire et d'ignorer, de ce fait, les enjeux et les rapports sociaux de sexe qui existent à l'intérieur de cette unité (Vock, 1988 ; Folbre, 1988).

Que ce soit en milieu rural ou en ville, les descriptions que l'on nous donne de l'organisation du travail au Québec au tournant du siècle dernier permettent de dégager également une importante division sexuelle du travail. Ceci nous conduit à nouveau à nous intéresser au travail domestique dont l'importance, dans les activités de subsistance des ménages, a été mise en relief dans la section précédente. Ce sont sûrement les études féministes qui ont le plus contribué à élargir le concept de travail afin d'y inclure les activités d'entretien du ménage, à savoir les activités domestiques ou ménagères (Kempeneers et St-Pierre, 1989 : 67). De nombreuses recherches ont démontré qu'en refusant d'inclure les activités ménagères à l'intérieur de la notion de travail, on sous-estimait, du coup, la valeur productive du travail des femmes. Le Bourdais *et al.* (1987 : 39) soulignent pour leur part que les activités ménagères représentent environ 40 % du produit national brut au Canada.

En somme, que ce soit à la ville ou à la campagne, au Nord ou au Sud, ce sont les femmes qui, dans l'ensemble, ont la responsabilité des travaux domestiques. Dans son étude sur la Tanzanie, Kamuzora (1984) estime que 70 % des heures consacrées aux activités domestiques sont effectuées par les membres féminins du ménage. Au Québec, l'étude de Le Bourdais *et al.* (1987) a permis d'évaluer que les femmes contribuent trois fois plus que les hommes au travail domestique au milieu des années 1980. Lorsque les deux conjoints travaillent à l'extérieur du ménage, la contribution des femmes aux travaux domestiques demeure deux fois plus élevée que celle des hommes. Ceci rejoint sensiblement les résultats obtenus par Leeblair et Johnson (1992) dans leur étude effectuée auprès de ménages américains à la même période. En ce qui a trait à Québec en 1901, à défaut d'études empiriques détaillées, on peut tout de même croire que si les hommes pouvaient participer au marché du travail dans des proportions plus élevées que les femmes, c'est justement

parce qu'ils comptaient sur au moins une femme qui prenait en charge la responsabilité de l'entretien du ménage et que ces femmes étaient également aidées par les enfants.

Conclusion

Les données agrégées dont nous disposons à partir des publications des recensements de la population canadienne nous permettent d'avoir une idée assez générale du rôle économique des enfants au Canada à la fin du siècle dernier. Compte tenu des débats entourant le travail des enfants – que Nardineli (1990) qualifie de trop passionnés –, les données des recensements du XIX^e et du début du XX^e siècles sur l'activité économique des jeunes doivent être examinées avec circonspection. Par ailleurs, la littérature sur le travail domestique semble nous interdire de considérer les enfants qui ne fréquentent pas l'école comme étant « inactifs » ou « non productifs ». Nous avançons donc l'hypothèse que pour certains ménages, l'école opère en quelque sorte une ponction sur le nombre de membres qui peuvent participer aux activités de subsistance du groupe.

De façon générale, les données agrégées nous offrent la possibilité de dresser un portrait global de la place des enfants à l'intérieur des ménages et de l'intensité de la fréquentation scolaire chez les jeunes. Ces résultats ne nous renseignent nullement, par exemple, sur l'organisation du travail au sein d'un ménage présentant une composition ou une structure donnée. Qu'en est-il, par exemple, pour les ménages sans enfant? Que font les enfants qui appartiennent à des ménages qui comptent plus de femmes que d'hommes? Comment se répartit le travail au sein des ménages dont le chef n'a pas de conjoint? Existe-t-il des particularités chez les ménages de la Basse-ville de Québec qui, comme on le sait, se retrouvent dans des milieux économiques et dans un environnement différent des ménages de la Haute-ville. Voilà autant de questions qui nous renvoient à l'examen des liens entre l'organisation du travail et la structure du ménage. Nous avons déjà avancé qu'il fallait initialement saisir les différents mécanismes qui assurent la subsistance des ménages pour enfin comprendre la place qu'y occupent les enfants. Il semble que ces mécanismes s'inscrivent à l'intérieur de la triple division du travail que nous avons mis en évidence: entre domestique et économique, entre hommes et femmes et entre adultes et enfants³. Il devient alors intéressant d'examiner l'activité des enfants en fonction des caractéristiques propres aux ménages auxquels ils

appartiennent. Nous nous proposons donc d'intégrer le concept de stratégies, de même que la triple division du travail que nous avons mis en relief, dans l'identification des caractéristiques des ménages qui semblent permettre aux enfants de fréquenter l'école sans que cette activité ne remette pour autant en question la subsistance des membres du ménage. Les données compilées à partir de recensement de 1901 (Marcoux et St-Hilaire, 1996) devraient nous permettre de répondre à certaines de ces questions.

3. L'exemple le plus poussé de ces mécanismes d'ajustement des structures des ménages que nous avons retrouvé dans la littérature est sûrement celui du phénomène de travestissement des enfants dans certaines populations inuit du Canada. La recherche d'un équilibre entre les sexes à l'intérieur du groupe domestique pourrait conduire, dans le cas d'un ménage qui ne compte que des enfants de sexe féminin, à donner à la dernière née le statut de mâle. Cet enfant sera alors socialisé comme un garçon de façon à ce que son ménage compte suffisamment de membres pour les activités essentiellement masculines - notamment celles de chasse et de pêche - nécessaires à la subsistance du groupe. Afin d'expliquer ce phénomène, qui concernerait 15 à 20 % de la population étudiée, Saladin d'Anglure souligne que « [...] la nécessité de la vie, [...] et de la division sexuelle des tâches qui la supporte, alors que le sex-ratio à la naissance, aléatoire, constitue une imprévisible menace pour l'équilibre du groupe domestique. C'est comme pour contrer le déterminisme du hasard et de la nécessité [...] que les Inuit se sont dotés de mécanismes compensatoires que constitue la double manipulation de l'identité et des rôles sociaux » (1986: 68).